

Psychanalyse à distance, question de transmission

Élyse Michon

Volume 30, Number 1, 2021

Psychanalyse hors cadre ? Première partie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083925ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083925ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michon, É. (2021). Psychanalyse à distance, question de transmission. *Filigrane*, 30(1), 87–100. <https://doi.org/10.7202/1083925ar>

Article abstract

Psychoanalysis is not reducible to its setting. The latter embodies a theory of the unconscious—of psychic reality—and the method for apprehending this reality, i.e. the manifestations of the unconscious. To what extent, if at all, does remote analysis, i.e. telepractice, modify the possibilities of applying the method? And what about the transmission of psychoanalysis and of its method in and through new settings? During online supervision, are the conditions of *listening to listening* really changed? Should psychoanalysis also take into consideration the effects of cyberculture on civilization? In any case, whether in presence or remotely, the analyst's relationship to his/her desire to analyze must constantly be questioned. This questioning forms the essence of the analyst's ethic.



Psychanalyse à distance, question de transmission¹

Élyse Michon

Résumé : La psychanalyse ne se résume pas à son dispositif. Ce dernier incarne une théorie de l'inconscient – de la réalité psychique – et la méthode pour appréhender cette réalité, c'est-à-dire les manifestations de l'inconscient. Comment l'analyse à distance, la télépratique, modifie-t-elle ou non les possibilités d'appliquer la méthode? Et qu'en est-il de la transmission de la psychanalyse et de sa méthode dans et à travers de nouveaux dispositifs? Dans la supervision, les conditions de *l'écoute de l'écoute* en sont-elles changées vraiment? La psychanalyse doit-elle aussi prendre en considération ce qui en est des effets de la cyberculture sur la civilisation? Quoiqu'il en soit, en présence ou à distance, c'est le rapport particulier au désir d'analyser qui doit être constamment questionné, question qui est l'essence même de l'éthique de l'analyste.

Mots clés : analyse à distance; méthode; résistance; formation; cyberculture.

Abstract: Psychoanalysis is not reducible to its setting. The latter embodies a theory of the unconscious—of psychic reality—and the method for apprehending this reality, i.e. the manifestations of the unconscious. To what extent, if at all, does remote analysis, i.e. telepractice, modify the possibilities of applying the method? And what about the transmission of psychoanalysis and of its method in and through new settings? During online supervision, are the conditions of *listening to listening* really changed? Should psychoanalysis also take into consideration the effects of cyberculture on civilization? In any case, whether in presence or remotely, the analyst's relationship to his/her desire to analyze must constantly be questioned. This questioning forms the essence of the analyst's ethic.

Key words: Remote analysis; method; resistance; training; cyberculture.

Peut-être il faudrait voir dans la pensée freudienne la pulsion de mort du savoir. Proposons ceci: elle fonctionne comme une u-topie (non-lieu) négative dans la culture contemporaine. (Pontalis, 1968)

Avec l'analyse à distance nous avons des questions, peu de réponses. Nous ouvrons un chantier qui ne peut être que chantier. Si certains

d'entre nous avaient commencé déjà à explorer, expérimenter, les chemins de la télépratique, la plupart ont été obligés de s'y mettre dans la précipitation et l'urgence et, à certains égards, à leur corps défendant.

Au-delà de cette situation d'urgence nous sentons le besoin de réfléchir, questionner, alors même que rien ne nous permet de conclure, puisque nous n'avons pas pu constater, avec le temps qu'il faut, le recul qu'il faut, les résultats de ces tentatives.

Alors ce n'est qu'un début.

Nous lançons donc ce chantier avec un certain nombre de questions, dont notamment celles qui concernent la formation et la transmission de la psychanalyse. Je propose que nous tentions de penser, si possible hors des circonstances de la pandémie, ce qui en est de l'introduction des modes de télécommunication du 21^e siècle dans notre pratique plus que centenaire, née plus ou moins en même temps que le téléphone, du moins celui de Bell.

Imaginons que, pour des raisons démographiques, géographiques, pratiques ou médicales, ou parce que les patients actuels y auront trouvé un certain confort ou des avantages, la demande pour la psychanalyse à distance devienne la norme. Comment y répondrions-nous ? Imaginons un monde où l'on ne puisse plus pratiquer en personne... imaginons². Et voyons ce que nous en pensons.

Un collègue, récemment (après le premier déconfinement), était tenté de concevoir comme une résistance la demande d'un de ses patients de continuer à distance, alors que lui-même, l'analyste, est retourné dans son bureau. Son argument : le patient veut faire l'économie de l'investissement nécessaire à l'analyse, car, pour que celle-ci fonctionne, non seulement faut-il un investissement en temps et en argent, mais il faudrait l'investissement du déplacement physique avec le temps et l'effort que cela demande... Peut-être est-ce le cas pour ce patient. Mais cela fait penser aux analystes – surtout les Français ou ceux et celles qui ont eu un analyste français – qui à une certaine époque – et peut-être est-ce parfois encore le cas – refusaient chèques et virements, voulaient être payés en argent comptant et refusaient de faire des reçus pour les assurances ou les impôts. L'argument est que si l'analyse est « remboursée », que ce soit par un parent ou un organisme gouvernemental, quelque chose de l'investissement se trouve absent ou encore dévoyé. On risquerait d'être coincé par le poids de ce tiers sur l'analyse. Peut-être... Mais il faut, là encore, voir au cas par cas, quand cet élément du cadre peut être investi par la résistance. Et nous analystes, sommes-nous à l'abri, devant la nouveauté, l'étrangeté, d'avoir aussi nos propres résistances ?

Voir d'emblée dans une demande d'*analyse à distance* une résistance, c'est probablement oublier qu'il n'y a pas d'analyse sans résistance, et qu'on ne peut se prémunir contre la résistance. On peut tout au plus se donner les moyens de la rendre analysable. Il en est ainsi de la règle du paiement des séances manquées. Ce n'est pas un absolu, encore moins une garantie contre la résistance. C'est un élément du cadre externe (mais aussi de notre cadre interne) qui doit être clairement et suffisamment énoncé pour qu'il devienne un des câbles dans lequel l'analysant peut aller se loger ou nous pousser. Je me représente le cadre comme le pourtour d'une arène de boxe dont les câbles sont plus ou moins élastiques mais tout de même résistants. Un manquement à cette règle ne sera analysable que si les câbles existent et que la résistance puisse s'y loger sans rupture ; sinon on est dans les négociations d'un contrat, point à la ligne, ce qui n'apporte rien à l'analyse.

Aussi, avant de répondre à de telles demandes d'analyse à distance, pour lesquelles il ne nous suffit plus de dire que ce sont des résistances à l'analyse, examinons avec le peu d'expérience que nous en avons les questions que cette expérience nous pose sur cette pratique, sur l'analyse en général et sur sa transmission. Et ce en se rappelant qu'un téléphone et un logiciel de communication à distance ne sont pas, à première vue, des équivalents, ni techniquement, ni du point de vue du cadre.

Pour moi, il y a deux grandes questions. Je m'attarderai à la première et ne pourrai que déposer la deuxième. D'abord, il y a la question du *corps* ; de sa présence, de son *absence*, donc du rapport entre virtualité et réalité, qui amène à la question de savoir comment *s'incarne* la présence-absence nécessaire au transfert et à l'analyse. Et il y a la question de la culture, du travail de culture en analyse en regard des effets de la *cyberculture* aujourd'hui.

Cela nous renvoie également à la question des voies d'accès à l'inconscient de nos jours. La psychanalyse n'est pas son dispositif. Son dispositif émane d'une théorie de la méthode pour appréhender la réalité psychique. L'avenir de la psychanalyse passera-t-il par l'ouverture à ces outils et changements de dispositifs ? Ou la psychanalyse devra-t-elle être le dernier rempart contre ce que certains qualifient de « post-humanisme », ou même contre le transhumanisme ?

La question de la distance des corps

Quoiqu'il en soit du dispositif (téléphone ou visioconférence), le point commun est que *le patient n'est plus physiquement dans mon bureau* et que je ne suis plus physiquement près de lui. Du point de vue du patient, certes,

ce n'est pas la même expérience. Là aussi, il nous faudrait distinguer les deux. Toutefois, je choisis pour les fins de cette première analyse de m'en tenir à l'expérience de l'analyste et des conditions de sa pratique.

Vis-à-vis de ce premier fait (« le patient n'est plus dans mon bureau »), je ne peux que constater avec perplexité que je ressens une forme de soulagement qui m'est suspect.

Ma première question est donc celle de ma résistance. Car pourquoi cela me fait-il ressentir un tel soulagement ? Je n'ai eu que quelques défécations dues au confinement et au changement de mode ; mon horaire est resté le même et, nonobstant la fatigue de l'adaptation à une nouvelle position physique, à de nouvelles lunettes, à de nouveaux écouteurs, etc., je me sentais en vacances ! Et ce n'est pas parce que je travaillais tout à coup de la maison ou dans un chalet ; je travaillais du même bureau, dans le même fauteuil placé exactement de la même façon. Au téléphone, je pouvais « halluciner » les pieds du patient sur le divan et, en visioconférence, une petite table avec roulette venait placer le patient devant moi dans ou sur l'écran d'un portable, un petit peu plus proche, mais pas tant, peut-être juste ce qu'il faut pour avoir le même gradient et sentiment de présence.

Je vois bien que ce qui est soulagé, c'est une tension dont je ne prenais pas conscience, liée à la présence physique ; la tension liée au fait de « bien me tenir » d'une part et, d'autre part, celle due aux toujours possibles agirs physiques ou débordements du patient, agressifs comme sexuels, ou encore dans le débordement affectif, comme aussi un accident somatique.

Tout à coup je serais la grand-mère qui peut remettre le nourrisson au client-parent et je n'aurais plus la même responsabilité ? C'est faux bien entendu, car rien dans ma responsabilité professionnelle n'est aboli parce que la séance a lieu à distance ; c'est même le contraire. Je dois penser à l'avance ce qui en serait si une urgence se présentait et à qui on pourrait alors, le patient et moi, en référer.

Habituellement, on propose à l'analysant de s'allonger et de laisser toute motricité au vestiaire – enfin pas toute, car la parole a quand même besoin d'une certaine motricité –, on propose un dispositif qui fera de la parole le véhicule de l'acte, le *faire* sera transféré dans la parole. Mais même si le mot est la mort de la chose, la motricité est toujours susceptible de reprendre du service. Elle en reprend ainsi via le transfert qui fait, qui agit, qui veut faire faire, et tout cela avec des mots !

Dans *La technique psychanalytique*, Freud dit, en parlant de la nécessité de laisser le transfert apparaître et de travailler avec lui plutôt que de tenter

de l'écartier, « que nul ne peut être tué *in effigie* ou *in absentia* » (Freud, 1912a, p. 60). Donc on ne peut pas travailler sur..., en l'absence de..., il nous faut la présence de... Drôle de métaphore tout de même que celle-là, car effectivement le transfert actualise quelque chose du passé, le remémore, et on pourrait penser que l'analyste ne devient qu'une sorte d'effigie. Mais justement, il devient de par cette actualisation un représentant (au sens de la représentation) de l'objet, que ce dernier soit un objet perdu, séducteur ou persécuteur. Qui doit être tué alors ? L'objet premier, ou le représentant du représentant ?

C'est bien là le lieu de ma résistance : car avoir à incarner dans le transfert l'objet à abattre, l'objet défaillant ou l'objet séducteur, voire abuseur, c'est toujours être « l'objet de malheur » (Michon, 1999) et c'est, en présence comme à distance, ce qui est l'obstacle principal pour l'analyste. Penser cet objet avec ma psyché en tant que grevée par son propre inconscient et surtout par sa propre ambivalence, et reconnaître en moi cet objet à abattre, c'est chaque fois l'épreuve. Alors quelle utopie de penser que l'analyse à distance me relèverait de l'obligation de prendre en compte que je représente, en présence comme à distance, l'objet absent, sans compter que comme sujet je le suis, absente, de par ma propre division.

L'analyste, chaque fois, travaille avec ce qu'il ne peut pas être – soit l'être idéal qui serait capable de tout entendre, de tout supporter et qui pourrait donner au malade l'amour exclusif et total qu'il croit réclamer. L'idéal de l'analyste, c'est son écart. Ce *juste à côté* qui peut lui faire entendre à lui-même ce qu'il ne peut jamais combler ou remplacer. Et c'est par cet écart que le corps existe essentiellement dans le rapport psychothérapeutique. C'est lui qui instaure l'espace vide par lequel l'illusion créative est possible et grâce auquel le réel reste marqué. (Fédida, 1977, p. 11)

Je suis donc celle qui doit endosser l'absence : absence parce que je serai défaillante, absence parce que je ne répondrai pas aux désirs, absence parce que je serai porteuse d'une partie de moi que j'ignore puisque, comme le patient, j'ai un inconscient.

Habituellement, dans une fréquence de trois séances par semaine et le dispositif divan-fauteuil, j'offre non seulement du temps mais aussi un espace, un bureau concret, une pièce et des meubles où cela peut se passer – et ce n'est pas à négliger pour ceux et celles qui en temps de pandémie n'ont pas d'endroit où s'isoler pour leurs séances –, mais surtout j'offre une présence,

y compris avec mon corps, pour permettre à l'autre d'aller à la rencontre de l'absence, de se mettre en contact avec l'absence qui le renvoie à ce qu'il ne sait pas qu'il sait de lui-même. Comment peut-on offrir cette présence-absence au téléphone ou en visioconférence ? Est-ce une vraie question ? Ou plutôt un *faux problème*, qui serait néanmoins un *vrai malentendu* ?

Tout n'est-il pas dans la difficile tâche de l'analyste, voire dans la résistance de l'analyste, à occuper cette place de l'absent ? Dans le bureau, je suis « suffisamment » pour me permettre d'endosser – et encore on n'y arrive pas tout le temps – la position de l'absent. Mais, en l'absence du corps présent, comment peut-on arriver à être « juste assez présent » pour permettre le « silence de l'analyste » ? Le silence de l'analyste, ce n'est pas seulement le silence des mots, c'est sa capacité à penser ailleurs. C'est bien sûr le silence qui donne la parole à l'autre, mais c'est aussi l'écoute, décalée suffisamment pour pouvoir entendre autre chose, qui ne répondrait pas « d'ego à ego ».

Corps du vide et espace de séance. Ces deux expressions évoquent donc les idées complémentaires que le corps est toujours nié par l'affirmation plénière de son contenu, qu'il fausse toute pensée et toute technique lorsqu'il est appelé à remplir et que ce qu'on nomme, chez l'analyste, une séance est l'espace qui convient pour entendre du corps le négatif en lequel il se dit essentiellement. (Fédida, 1977, p. 11)

Au téléphone ou en visioconférence, qu'en est-il de cet *espace*, espace virtuel ?

C'est la question qui pour moi reste ouverte et le restera parce que c'est la même question qui doit rester vivante dans les séances en présence également, à savoir : quelles sont les conditions de mon écoute analytique ? Qu'est-ce qui me permet de me mettre à l'écoute et d'entendre la réalité psychique, les formations de l'inconscient, dont le transfert et le contre-transfert en général, et ce pour ce patient-là en particulier ? Autrement dit, mon travail est, au cas par cas, de retrouver comment la résistance agit contre notre projet et surtout comment elle agit par moi-même à mon insu.

Revenons à Fédida :

Faut-il rappeler que tous les modes de positivisation corporelle – tant techniques que théoriques – conduisent à constituer le corps comme *fétiche* et à bloquer ainsi tout espoir de le référer, au même titre que le *sexe*, à la limite dont se désigne dans la pensée le défaut ou le manque. (1977, p. 10)

Je suis donc de ceux et celles qui pensent qu'il n'y a pas de raison que la réalité psychique soit empêchée de se manifester et de se déduire en raison du dispositif technique qui s'interposerait entre les deux protagonistes.

Tout se joue dans la question de savoir comment je peux préserver les conditions qui me permettent, moi analyste, individuellement, d'être capable de rester analyste, soit être capable de cette écoute ailleurs qui se soutient d'une pensée méta, d'une métapsychologie qui me permet d'inférer la réalité psychique, le *daemon*.

Au téléphone comme en visioconférence, il y a des lapsus, il y a des récits de rêve, il y a du transfert et les symptômes ne disparaissent pas. Au téléphone comme en visioconférence, l'association libre peut se déployer, en principe, jusqu'à ce qu'elle bute sur ce qui l'empêche – et n'est-ce pas là le but? – de saisir ce qui vient s'interposer, ce qui vient barrer la route : transfert, refoulement, clivage et autres, qui n'attendent pas la présence physique de l'analyste pour se manifester.

Cependant, le fait de l'absence du corps change-t-il quelque chose à ce qui est ressenti, et cette absence a-t-elle une influence sur la capacité de penser, et de penser l'autre? Être à l'abri des agirs agressifs comme sexuels change-t-il quelque chose à l'intensité de l'effet du transfert, ce dernier étant compris comme ce que le discours veut faire et faire faire à l'autre? Le fait d'être à distance en diminue-t-il l'effet sur l'analyste et cela a-t-il un effet sur sa pensée? Einstein disait qu'on pense avec les muscles. Sans une certaine angoisse vécue dans le corps, la pensée analytique peut-elle être la même?

Ai-je besoin du corps, ai-je besoin de « sentir » l'autre dans son corps (et dans mon corps) pour soutenir ma capacité d'entendre l'inouï ou l'indicible? Pas besoin des corps en présence pour que le discours fasse effraction dans le corps et affecte la passibilité de l'analyste. Le discours fait son effet si on en a la disponibilité, celle de la « *readiness* » (Scarfone, 2018).

Sans doute certains diront-ils : j'ai besoin de sentir la prostration du corps de mon analysant, sentir son odeur, le tonus de sa poignée de main, etc. Il est possible qu'on ait besoin du corps, mais je propose que cela n'est pas un *sine qua non*, du moins pas un absolu pour qu'il y ait analyse, et que chacun peut déterminer ce que ça lui prend et ce qui doit passer par les sens pour lui.

De toute façon, il n'y a pas absence de corps. Au téléphone, il y a « du corps » par la voix et par l'audition. En visioconférence, la vision du corps le rend présent d'une autre façon.

Bien sûr, en l'absence du corps « en chair et en os », la difficulté à endosser la position de la « présence-absence » peut toutefois nous amener

à compenser d'une façon qui pourrait empêcher suffisamment d'absence pour que le transfert puisse se déployer et se déduire. Mais cette tentation d'un plus de présence, on l'a constamment, dès qu'un client par exemple fait appel à l'empathie, à une histoire traumatique, à un supplément de souffrance, supplément d'affect qui risque de nous dévoyer, nous tromper, nous amener sur une autre voie. Encore une fois, c'est la résistance de l'analyste qui est en cause.

Je pense donc que la réalité psychique peut se manifester à distance. Comment, de toute façon, la transmission d'inconscient à inconscient en serait-elle désavantagée puisqu'elle est déjà une communication à distance ? Dans ses « Conseils au médecin sur le traitement analytique » publiés dans *La technique psychanalytique*, Freud écrit :

[P]our le résumer en une formule : il [le médecin] doit tourner vers l'inconscient émetteur du malade son propre inconscient en tant qu'organe récepteur, se régler sur l'analysé comme le récepteur du téléphone est réglé sur la platine. De même que le récepteur retransforme en ondes sonores les oscillations électriques de la ligne induites par des ondes sonores, de même l'inconscient du médecin est apte à rétablir, à partir des rejets de l'inconscient qui lui sont communiqués, cet inconscient qui a déterminé les idées incidentes du malade. (Freud, 1912b, p. 76)

L'inconscient n'étant pas un virus en aérosol qui peut se propager d'un corps à l'autre, ce qui est capté ne l'est jamais en direct. La transmission est codée pour voyager et le récepteur doit la décoder avec ses propres codes à lui, mis au service de l'autre. Que l'analysant soit dans mon bureau ou au bout du fil, le même travail d'encodage-décodage doit se faire.

Dans mon travail à distance, je me sens souvent limitée, incompétente, incapable d'avoir prise sur ce qui devrait être ma matière première. Je me dis que c'est moi qui n'ai pas la posture qu'il faut pour que ça parle autrement, que je n'ai pas ce qu'il faut, ou *ce qu'il me faut*, puisqu'on serait dans tout autre chose avec ce téléphone ou cette visioconférence... Jusqu'à ce que je me rappelle que, toutes ces réactions, je les ai aussi en personne, avec plus ou moins d'acuité selon les cas et toujours en lien avec ce qui me mènera vers la question de ce qui en est de ma résistance. Jusqu'à ce que je me rappelle que c'est moi qui résiste.

La question de l'analyse étant toujours celle de l'inconciliable, comment mon travail serait-il exempté de cette question et de cette élaboration pour

chacun de mes analysants dans l'un ou l'autre dispositif? Le danger qui guette l'analyste est toujours celui de laisser tomber le plus difficile, à savoir ce qu'on ne peut qu'inférer à partir d'une métapsychologie qui ne fait pas l'impasse sur la folie, la barbarie de l'humain (Mauger, 2004).

«Psyché est étendue; n'en sait rien», c'est-à-dire qu'elle fait partie des corps matériels en même temps qu'immatériels (Scarfone, 2020) et que son côté matériel, le chosique de la réalité psychique, inclut le destin – si funeste – de ce que l'humain est parfois, et souvent même inhumain. Moi analyste je ne peux pas accepter de fermer les yeux, même si je ne souhaiterais que ça. À distance ou non, j'ai le même dilemme d'être, comme l'analysant, un sujet divisé qui ne peut que vouloir se vautrer dans l'unification de moi à moi.

En personne comme à distance, je suis aux prises avec le virtuel de l'autre, mais aussi avec l'autre en tant que virtuel, c'est-à-dire un inconnu dont le conditionnel ne pourra m'apparaître que dans l'actualisation et la réactualisation de son virtuel dans le transfert (Imbeault, 2012). Ce virtuel s'oppose à l'actuel et non au réel. Ça n'en est donc pas moins réel parce que virtuel. Et, de toute façon, je ne peux appréhender la réalité de l'autre et *a fortiori* sa réalité psychique qu'en différé.

Il ne faut pas sacraliser le dispositif. Ce qui est sacré, c'est la position éthique de l'analyste, à savoir que tant son désir que celui de l'autre sont déterminés par des phénomènes inconscients qui se manifestent par et dans le transfert, et que répondre à la demande d'analyse est répondre *de* ces désirs et non répondre *à* ces désirs.

Il nous faut aussi distinguer progrès techniques (pratique à distance) et progrès soi-disant souhaitables des aménagements de l'écoute analytique, et pointer le risque que l'utilisation d'autres moyens pour soutenir la rencontre fasse glisser et continuer à glisser vers une analyse qui perd de vue sa méthode et la métapsychologie qui la sous-tend. En personne comme à distance, on est toujours happé par ce qui veut unifier, image ou langage, de sorte que ma tâche est de me soutenir de ce qui me permet de me dessaisir et de penser, soit la théorie qui me permet d'inférer.

La question de l'analyse à distance est un faux problème. Un faux problème, mais un vrai malentendu potentiel (virtuel?), par lequel la résistance à la forme risque de se confondre avec la résistance au fond.

La cyberculture

Qu'est-ce que la psychanalyse pourrait bien pouvoir penser au sujet de la cyberculture?

Comment la psychanalyse pourrait-elle se permettre de négliger la cyberculture? La cyberculture non pas en tant que nouvelle expression culturelle, genre culturel, mais plus globalement en tant que « nouveau rapport au savoir, une transformation profonde de la notion même de culture » (Lévy, 1997).

On ne peut que déposer la question et entrevoir l'immense travail qu'elle demande.

Selon Lise Haddouk (2019), pionnière de la télépratique d'inspiration psychanalytique en France, ces changements dans la culture sont apparus pour certains comme une véritable révolution anthropologique et pour d'autres comme une évolution où on pourrait retrouver les éléments fondateurs de la culture. Elle pose plus particulièrement la question de l'efficacité symbolique de la cyberculture: s'agit-il d'une culture de l'outil (Breton, 2000) ou d'une culture du narcissisme (Lash, 1979)?

Elle se demande si la vision freudienne traditionnelle de l'inconscient, qui selon elle était devenue une figure populaire de la métaphore de l'intériorité, deviendrait, dans l'univers nord-américain, caduque et remplacée par des métaphores informationnelles: « L'acharnement contre la psychanalyse irait de pair avec le nouveau culte de la communication sans intériorité. L'engouement pour le postmodernisme et la mort du "sujet" complètent ce tableau pessimiste. » (Turkle, 1985, p. 69) Après la révolution de l'écriture, puis de l'imprimerie, les technologies de l'information et de la communication (TIC) révolutionnent le rapport à l'expérience immédiate et à l'expérience de soi dans le temps (et dans l'espace). On ne peut négliger ce que ces dernières peuvent avoir comme impact sur la psyché humaine et son travail de culture pour rester civilisé.

Selon Lévy, les outils de la numérisation de l'information, les hypertextes et hypermédias, les simulations informatiques, les réalités virtuelles, les grandes fonctions des réseaux interactifs et particulièrement celles d'Internet constituent la cyberculture. Loin d'y voir quelque chose de déshumanisant, il soutient que c'est même l'utilisation intensive des outils qui constitue l'humanité en tant que telle (conjointement avec le langage et les institutions sociales complexes). Le monde humain serait d'emblée technique. Pour lui toutefois, la distinction tranchée entre culture (la dynamique des représentations), société (les gens, leurs liens, leurs échanges, leurs rapports de force) et technique (les artefacts efficaces) ne peut être que conceptuelle. L'émergence du cyberspace accompagne, traduit et favorise une évolution générale de la civilisation.

Einstein soutenait qu'au 20^e siècle trois bombes majeures ont explosé : la bombe démographique, la bombe atomique et la bombe des télécommunications. Il n'est pas dit que la dernière bombe n'ait rien à voir avec l'avant-dernière. On retrouve à plus d'un endroit l'hypothèse que les inventeurs de l'ordinateur et du langage informatique, pères de la cybernétique, ont été mus par leur culpabilité face au fait d'avoir contribué à l'invention de la bombe atomique. La destructivité de l'homme mise en évidence dans la guerre de 14-18 n'avait donc rien à envier à ce qui allait venir. Il faudrait relire Céline Lafontaine et son *Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine* (2004) pour prendre la mesure de l'impact du paradigme de la cybernétique sur les sciences humaines, qui à leur tour influencent les représentations de la culture, notamment les représentations du sujet. Il en ressort un monde où les barrières entre humain, animal et machine s'amenuisent, et impactent directement notre civilisation. Comment la psychanalyse ne pourrait-elle pas en être interpellée, confrontée, menacée ? Si on assiste à une remise en cause de l'humanisme, comment la psychanalyse pourrait-elle assumer qu'elle n'est pas elle-même un humanisme, en ce qu'elle s'applique à penser l'animal et la machine (le machinique) dans l'humain ?

Est-il pensable, écrivait Marcel Gauchet « que l'événement et la diffusion de la psychanalyse surviennent sans mobiliser les conditions dans lesquelles les individus vivent leur inconscient ? » (Gauchet, 1998, p. 166) En 2020, la culture d'aujourd'hui – plus particulièrement la cyberculture à tout le moins – agit à son tour sur la psyché et sur le travail de culture, de civilisation. Comment penser les forces en présence du point de vue de la métapsychologie et les tentations de penser la psyché comme différente ? C'est de la matière pour plus d'un colloque j'en ai bien peur...

La formation et la transmission

Encore que nous n'ayons pas conclu qu'il s'agit là de véritables changements de fond (puisque la tâche de l'analyste, à distance ou en personne, reste de pouvoir entendre la parole dans ce qu'elle transporte de l'énigmatique de l'inconscient), que pouvons-nous transmettre de la pratique de l'analyse et de ses invariants si elle peut être dite en changement ? Il n'est pas possible de poser cette question sans avoir à l'esprit ce qu'est le propre du processus analytique pour chacun d'entre nous.

Freud insistait pour dire que la psychanalyse ne s'apprend pas dans les livres et que, tel l'apprenti qui apprend son métier, le futur analyste le fait auprès d'un autre artisan-compagnon, qui accompagne le « devenir

analyste». Lourde responsabilité pour les analystes de candidats, pour les superviseurs, les présentateurs... La formation est une responsabilité partagée ici entre l'Institut psychanalytique de Montréal et la Société psychanalytique de Montréal, d'où le fait que nous déposons aujourd'hui la question de la « formation de nos jours ».

Le débat entre formation et transmission est toujours d'actualité et ne date pas d'hier dans notre Société. Rappelons-nous les envolées de feu notre collègue Jean Bossé sur l'analyse personnelle, la supervision, et son horreur de la didactique... Il avait toutefois le mérite de rappeler, avec Freud, qu'on ne devient analyste qu'en refaisant constamment la découverte de l'inconscient *in statu nascendi*, ce qui veut dire autant dans notre analyse personnelle, dans les analyses que nous menons, avec ou sans supervision, que dans le transfert sur le texte freudien (Granoff, 2001).

La conception de la supervision et de la découverte de l'inconscient, là aussi *in statu nascendi*, est aussi en cause lorsque vient le temps de se demander si la transmission à distance imprime au futur analyste quelques plis différents. Il me faut pousser la logique du début jusqu'au bout et soutenir que ce n'est pas la modalité qui est en jeu, mais encore une fois les conditions de *l'écoute de l'écoute* de celui qui en écoute un autre (Valabrega, 2007). Là encore nos conceptions de la supervision, tout comme celles de la transmission, ne peuvent se compter comme uniformes, et la discussion reste ouverte.

Pour ma part je serais tentée de penser avec Michel Serres que nous nous trouvons de plus en plus dans une culture où se modifient la manière de vivre ensemble, les institutions, la manière d'être et de connaître... Je ne sais pas si j'irais jusqu'à dire avec lui que « débute une nouvelle ère qui verra la victoire [...] d'une société immatérielle librement connectée sur la société du spectacle à sens unique » (Serres, 2012, p. 40). Il le dit en parlant des jeunes avec qui il faudra opérer autrement la transmission du savoir qui est déjà accessible au bout de leur pouce. Cependant, outre le fait qu'on ne puisse dire que nos candidats-analystes sont « des jeunes »³, la transmission de la psychanalyse a depuis le début été obligée de se penser hors du régime pédagogique du « spectacle à sens unique », dans ce débat continu entre former et transmettre. Dans la transmission de l'analyse, il est certain que le formateur apprend tout autant que l'apprenti et que ce qui s'y apprend ne passe pas, pour l'un comme pour l'autre, par l'observation directe et positiviste.

Là aussi nos théories de ce qui se passe et se rejoue dans la supervision sont fondamentales. *L'écoute de l'écoute* de celui qui ne s'écoute pas encore

et ses réverbérations en phénomènes transférentiels dans la supervision soutiennent mon écoute. La question des rapports numériques ne peut pas nous faire faire l'économie encore une fois du travail d'inférence.

Si la formation est parfois du côté – en partie nécessaire – du didactique, seule la transmission peut permettre à un sujet de devenir analyste et de rester « en devenir ». En présence ou à distance, c'est ce rapport particulier à ce désir d'analyser constamment questionné qui fait l'essence même de l'éthique de l'analyste.

Élyse Michon
elysemichon@videotron.ca

Notes

1. Communication d'introduction au colloque conjoint de l'Institut psychanalytique de Montréal et de la Société psychanalytique de Montréal intitulé « L'analyse à distance, question(s) de transmission », tenu le 30 janvier 2021.
2. Voir par exemple *Face aux feux du soleil. Le cycle des robots* d'Isaac Asimov: dans le monde de la planète Solaria, les hommes n'acceptent plus de se rencontrer physiquement mais se « visionnent » plutôt par le truchement de projections télévisées... Ce roman est de 1957!
3. Il ne faudrait cependant pas oublier d'inclure dans notre réflexion notre activité avec les « jeunes professionnels » et ce qui en est de la transmission auprès d'eux.

Références

- Breton, P. (2000). *Le culte de l'internet, une menace pour le lien social?* Paris: La Découverte.
- Fédida, P. (1977). *Corps du vide et espace de séance*. Paris: Jean-Pierre Delarge.
- Freud, S. (1912a). La dynamique du transfert. Dans *La technique psychanalytique* (p. 50-60). Paris: Presses universitaires de France, 1972.
- Freud, S. (1912b). Conseils au médecin. Dans *La technique psychanalytique* (p. 69-70). Paris: Presses universitaires de France, 2013.
- Gauchet, M. (1998). Essai de psychologie contemporaine. Un nouvel âge de la personnalité. *Le Débat*, 2 (99), 164-181.
- Granoff, W. (2001). *Filiations. L'avenir du complexe d'Œdipe*. Paris: Gallimard.
- Haddouk, L. (2019). *L'entretien clinique à distance. Manuel de visioconsultation*. Toulouse: Érès.
- Imbeault, J. (2012). Qu'est-ce qu'un lien affectif? *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, 24 (1), 32-34.
- Lafontaine, C. (2004). *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Paris: Seuil.
- Lash, C. (1979). *La culture du narcissisme*. Paris: Flammarion, 2000.
- Lévy, P. (1997). *Cyberculture. Rapport au Conseil de l'Europe*. Paris: Odile Jacob.
- Mauger, J. (2004). Commentaire sur la lecture de « Destin du destin ». *Bulletin de la Société psychanalytique de Montréal*, 16 (2), 27-31.
- Michon, É. (1999). Objet de malheur. *Trans*, 10, 81-90.
- Pontalis, J. B. (1968). L'utopie freudienne. *L'Arc*, 34, 5-14.

- Scarfone, D. (2018). De la disponibilité au transfert. La leçon d'Hamlet. *Revue française de psychosomatique*, 1 (53), 5-20.
- Scarfone, D. (2020). Le quantitatif en psychanalyse – II. *Penser avec Freud. Séminaire de psychanalyse*. <http://transvirtuel.com/wp/?p=1504>
- Serres, M. (2012). *Petite poucette*. Paris : Le Pommier.
- Turkle, S. (1985). *The Second Self-Computer and the Human Spirit*. New York: Simon and Shuster.
- Valabrega, J. P. (2007). Les voies de la formation psychanalytique. *Revue Topique*, 3 (100), 61-84.